

Une journée à la Ca' del Duca

Recueil d'impressions du Pavillon du Luxembourg

L'équipe représentant le Grand-Duché à la Biennale d'architecture de Venise a opté pour l'interactivité en questionnant d'emblée les visiteurs: «Modernité - rejet, appropriation ou indifférence?»

C'est à travers cinq exemples architecturaux – prestigieux (le Grand Théâtre et le pont Rouge), fréquenté (la route d'Arlon) ou plus intimes (une maison d'habitation, celle de feu Joseph Kutter, et un lieu de culte, la chapelle Saint Eloi) – qui sont ou ont été, qui ont vu le jour pour de bonnes raisons ou des raisons irréflechies ou sans raison et dont l'aboutissement diffère ou pas du plan initial, que le Luxembourg interroge l'architecture moderne et son aura auprès des citoyens (politiques, utilisateurs, passants, etc.). L'équipe pluridisciplinaire – puisque composée de l'architecte Stéphanie Laruade, du photographe Bohumil Kostohryz et de la comédienne Sophie Langevin – qui a mené ce projet a réussi un double défi: un travail d'investigation poussé qui interpelle aussi bien la profession que le grand public, grâce entre autres au concret des exemples étudiés et à la scénographie léchée.

Le visiteur s'immerge dans un Luxembourg par le biais d'une enquête à la *Twin Peaks*. Une première salle plante le décor avec, occupant tout un mur, une photographie de l'enquêtrice Jane Doe – Sophie Langevin arrivant – comme le visiteur – au Luxembourg, un texte d'introduction et



Immersion dans l'architecture moderne du Luxembourg

cinq écrans qui le plongent dans les prémices de chaque enquête (lieu du crime?), allusives à souhait pour que la machine à questions se mette en route. Suivent trois autres salles s'apparentant à des murs d'indices, photographies, plans, noms, lieux, dates et articles de presse à l'appui, ou à une vidéo montage aussi sobre et silencieuse qu'explique.

De nombreuses réactions

Et les visiteurs de réagir très différemment. D'être séduits, comme cette Slovaque par la pertinence et l'universalité des ques-

tions soulevées. Une majorité d'accepter les évolutions architecturales au même titre que le temps qui passe et une minorité de regretter toute dégradation ou destruction. Le concept même de modernité et sa datation divergent. Pour une Italienne, elle a «malheureusement» débuté dès la fin du XII^e siècle et pour un Vietnamien, le fait même de comparer un avant et un après est – trop – teinté de nostalgie. D'abolir les frontières entre les pays. Comme ce Slovaque qui transpose les édifices luxembourgeois en question dans son pays natal. D'avoir été touchés par un des lieux spécifiques de l'en-

quête. Comme ce Français que le Pont Rouge a fait voyager à San Francisco. Ou cette Néerlandaise qui désormais portera un regard différent sur les maisons individuelles en se demandant combien de métamorphoses architecturales elles ont subies depuis leur construction, à l'instar de celle de Joseph Kutter, autrefois premier exemple Bauhaus, aujourd'hui villa cossue mais sans âme. Ou cet Italien qui retiendra les rues et routes comme étant les symbo-

les d'une strate temporelle. Ou de tout simplement attirer et d'envisager de découvrir ce pays qu'ils ne connaissent pas. Il reste un mois pour découvrir le Pavillon du Luxembourg, à moins qu'il ne soit, après Venise, hébergé un temps par la Fond'Arch. Souhaitons-le.

FLORENCE BECANNE

* Jusqu'au 23 novembre à la Ca' del Duca, Corte del Duca Sforza, San Marco, Venise, Italie. Ouvert du mercredi au lundi de 11.00 à 19.00h, infos: www.loved-hated-ignored.com

Rubens et ses héritiers

Au Bozar, à Bruxelles, splendide évaluation d'un Rubens dominant, jusqu'au 4 janvier 2015

Les thèmes d'un peintre florissant à travers les âges.

Pierre-Paul Rubens (1577-1640) fut un très grand peintre. Le plus important des renaissants flamands. Une sorte de demiurge d'une époque flamboyante et novatrice, à la façon d'un Picasso trois siècles plus tard. Un maître qui en imposait par sa prestance, par son rayonnement citadin, par l'amplitude de son talent, de ses rencontres, des faveurs qui l'ont couronné, de son incroyable aptitude à muscler ses compositions et ses couleurs.

Poète de la chair, il fut aussi celui par qui le paysage prit de l'ampleur. A la densité de ses immenses tableaux d'autels, de ses vastes compositions naturalistes, il opposait la grâce et la simplicité de ses dessins et de ses études à l'huile. Ambitieux, homme de cour, ambassadeur des rois, géant d'Anvers, Rubens le cosmopolite avait, de nos jours, perdu de son aura et rares étaient encore ceux qui le comparaient volontiers à Rembrandt, un autre phare de la même époque. Si Rembrandt, surtout en ses dernières années, s'est avéré peintre d'une belle et profonde humanité au service d'un pinceau aux élans véritablement modernes, annonciateurs de révolutions picturales essentielles, Rubens semblait confiné dans le registre raccourcissant de prince de la démesure. Il fut tellement plus que cela!

Depuis la récente exposition *Rubens et l'Europe* du Louvre-Lens, Rubens a toutefois retrouvé une place méritée au faite de l'histoire de la peinture. Réalisée par les Musées royaux des Beaux-Arts d'Anvers, la Royal Academy de Londres et Bozar Brussels, cette

exposition *Sensation et sensualité - Rubens et son héritage* a bénéficié du commissariat de Nico Van Hout, du musée anversoï. Et son excellent catalogue (coédition Bozar Books et Fonds Mercator, 340 pages hautes en couleur) confie sa juste mesure à une entreprise qui montre parfaitement combien Rubens a influencé de très grands peintres venus après lui.

Passons sur la première partie d'un titre, *Sensation et sensualité*, auquel l'expo ne colle pas vraiment et voyons comment, par le biais de six thèmes d'élection – violence,

pouvoir, luxure, spiritualité, élégance, paysage et poésie – le commissaire a parfaitement répondu à la question de l'héritage d'un artiste omniprésent de son vivant et réactualisé désormais.

Héritage

Pour Van Hout, le défi était ciblé: «Il s'agissait d'élargir la personnalité de Rubens en corrigeant la vision édulcorée qu'on en avait. Ma plus grande satisfaction est de pouvoir montrer, grâce aux prêts obtenus, la preuve de cette peinture, cette matière pictu-

rale qui importait tant à Rubens. De témoigner d'une vitalité appréciée par tant d'artistes venus après lui. Si Rubens demeura trop longtemps un sujet tabou dans les académies, voici venu le temps de remettre en lumière son aura très positive et très actuelle sur les jeunes de nos écoles. Et j'ose poser la question: Sans Rubens, aurions-nous eu l'orientalisme, le romanisme, et même l'impressionnisme?»

L'exposition le démontre: il fut une source d'inspiration quatre siècles durant. Les preuves sont tangibles, de Rembrandt ou Murillo à Fragonard ou Watteau, de Gainsborough à Reynolds, de Delacroix ou Géricault à Millet, Daumier, Cézanne et même à Koskoschka et Picasso, présent ici avec une gravure, *Faune dévoilant une jeune fille endormie* (1936), mise en parallèle avec *Angélique et l'ermite* de Rubens, *Jupiter et Antiope* de Van Dyck et de Rembrandt (eau-forte), *Pan et Syrinx* de Boucher. Une sacrée filiation. 160 œuvres, dont 20 peintures, 6 esquisses, 8 dessins et 10 gravures de Rubens, égrèment le parcours, qu'enflamment des prêts d'exception: *La chasse au tigre* de Rubens (Musée de Rennes) fait pendant à *La chasse aux lions* de Delacroix (Stockholm).

Prêt le plus fameux: *Le jardin de l'amour* de Rubens, pièce maîtresse du Prado. Il n'est pas le seul joyau. Tout le bonheur d'une intelligente exposition à parcourir les yeux rivés sur les rencontres improbables qui rendent au peintre l'aura d'avoir été entreprenant dans les divers registres du dessin et de la peinture. Une expo majeure.

ROGER PIERRE TURINE



Peter Paul Rubens, «Venus Frigida», 1614, huile sur toile, 145,1 x 185,6 x 3,8 cm

* Palais des Beaux-Arts, Bruxelles. Infos: www.bozar.be